

Zeitschrift: Annales fribourgeoises

Herausgeber: Société d'histoire du canton de Fribourg

Band: 14 (1926)

Heft: 1

Nachruf: M. l'abbé François Ducrest, directeur de la bibliothèque cantonale et universitaire, [...]

Autor: Jordan, J.

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

† M. L'ABBÉ FRANÇOIS DUCREST,
DIRECTEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE CANTONALE
ET UNIVERSITAIRES,
PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE
DU CANTON DE FРИBOURG

par J. JORDAN

Jamais nous ne pourrons oublier ce cher abbé Ducrest, nous tous qui avons eu l'avantage de le connaître et surtout le bonheur de l'aimer. En passant à la Bibliothèque cantonale, nous croyons encore reconnaître son pas pressé mais énergique, entendre sa voix claire et sympathique, apercevoir sa silhouette noire, sa forte stature que la soutane mettait bien en évidence, et nous voudrions revoir sa tête expressive avec un front large et intelligent, des yeux pétillant d'esprit et de malice, une bouche tantôt grave, tantôt souriante. Aurions-nous pu soupçonner que la maladie terrasserait si rapidement cet homme, en apparence solide comme le granit ?

Déjà dans la famille très considérée des Ducrest, en laquelle il naquit le 12 novembre 1870, le futur historien montra autant de gentillesse que d'amabilité. Promasens, le prospère et coquet village dont il s'occupa toute sa vie avec un attachement passionné, assista aux joyeux ébats de son enfance. Son père, syndic de l'endroit, président de la vaste paroisse, député au Grand Conseil, se réjouit bien fort, en voyant éclore son talent pour l'étude et son amour pour Dieu. Notre-Seigneur appela cette âme d'élite à son service. Le garçonnet correspondit généreusement

à cette grâce spéciale. A l'âge de 11 ans déjà, il vint s'asseoir sur les vieux bancs du Collège St-Michel.

Au cours de ses études, il noua de solides et précieuses amitiés. Chaque année, il se distingua par ses brillants succès et figura sans défaillance parmi les premiers de sa classe. Après avoir achevé son Lycée, en 1889, il entra, fidèle à sa vocation, au Séminaire de Fribourg et il s'y adonna avec ardeur à la théologie. Il n'avait pas même 23 ans, lorsqu'il fut ordonné prêtre, probablement avec dispense spéciale, le 23 juillet 1893. En automne il vint suivre des cours à la jeune Université de Fribourg et exercer en même temps les fonctions délicates et astreignantes de surveillant à l'Internat du Collège. Mais, le 3 mai 1894 déjà, Mgr Déruaz le nomma vicaire à Lausanne, non pour lui couper ses études, mais plutôt pour l'initier au ministère. En effet, l'évêque appréciait fort ses talents et le 4 novembre 1896, il l'envoyait à Rome, à l'Université grégorienne. En quelques mois, l'infatigable abbé accomplit une besogne formidable : il conquit le grade de bachelier en droit canon, en même temps, il pénétra dans ces vastes et précieuses Archives du Vatican, et, comme élève au Campo Santo, il prit goût à l'archéologie.

A la demande très instante de Mgr Jaccoud, recteur du Collège, son ancien professeur, qui avait également distingué ses remarquables aptitudes, il revint au pays en mars 1897 pour être professeur de 1^{re} Littéraire. Même si sa carrière s'orienta tout d'abord vers l'enseignement, l'abbé Ducrest exerça toute sa vie un vaste apostolat. Son dévouement, sa piété, ses exemples produisaient un profond effet. Sans en avoir l'air, il conduisait ou réconfortait beaucoup d'âmes. Avec quelle bonté il accueillait les malheureux, les affligés, les sceptiques ; il prodiguait les conseils et les avis aux brebis égarées ; il éclairait de sa science les scrupuleux, les timides, même les incrédules.

Que de fois il ouvrait et vidait toute sa bourse aux pauvres ; même, il n'avait pas le courage de refuser un service, fût-il des plus onéreux, des plus pénibles. S'il faisait le bien

en passant, encore plus passait-il en faisant le bien. Auprès de nos compatriotes réformés, qu'il aimait bien fort dans une charité toute chrétienne, ne contribuait-il pas par son tact, sa courtoisie, son érudition à faire respecter le catholicisme et aimer la soutane. Durant plusieurs années, il fut aumônier de l'Institut de la Providence et, après la mort de Mgr Fragnière, il devint le Père Spirituel des religieuses de la Visitation. De 1916 à 1919, il fut même professeur d'histoire au Séminaire. Pour tous, il resta, non le directeur, non l'historien, mais le prêtre, l'abbé Ducrest, comme il aimait qu'on l'appelât.

Au Collège St-Michel, comme papa des petits de I^{re} Littéraire de 1897 à 1900, des jeunes de II^{me} Littéraire de 1900 à 1901, puis comme professeur d'histoire jusqu'en 1912, il vit défiler plus de quinze générations. Nous aimions beaucoup ses cours précis, fouillés, bourrés de détails piquants et captivants, un peu moins ses interrogations minutieuses et ses sévères examens. Tout en admirant son enthousiasme pour le passé et sa vaste érudition nous prenions même un malin plaisir, car cet âge est sans pitié, à l'interroger, dès que l'occasion s'en présentait, sur les fredaines de Charlemagne, sur le pouvoir temporel des Papes et la question romaine, sur les francs-maçons ou les Jésuites. Malgré nos farces et notre esprit turbulent, il nous entourait de toute son affection, il cherchait à nous transmettre le feu sacré de l'histoire, comme s'il sentait que nous allions être ses derniers élèves.

En 1912, le gouvernement capta tous ces talents pour la Bibliothèque cantonale et universitaire, alors fraîchement installée dans son superbe bâtiment. L'ancien professeur, maintenant sous-bibliothécaire, était heureux de s'initier à toutes les complications du service, de porter comiquement les livres, de cataloguer les ouvrages, de vérifier les revues. Mais quel plaisir pour lui de travailler sous la direction de M. Max de Diesbach, un historien et un bibliophile comme lui, bien plus, un ami des plus intimes. Aussi, mérita-t-il par sa science, comme par sa formation

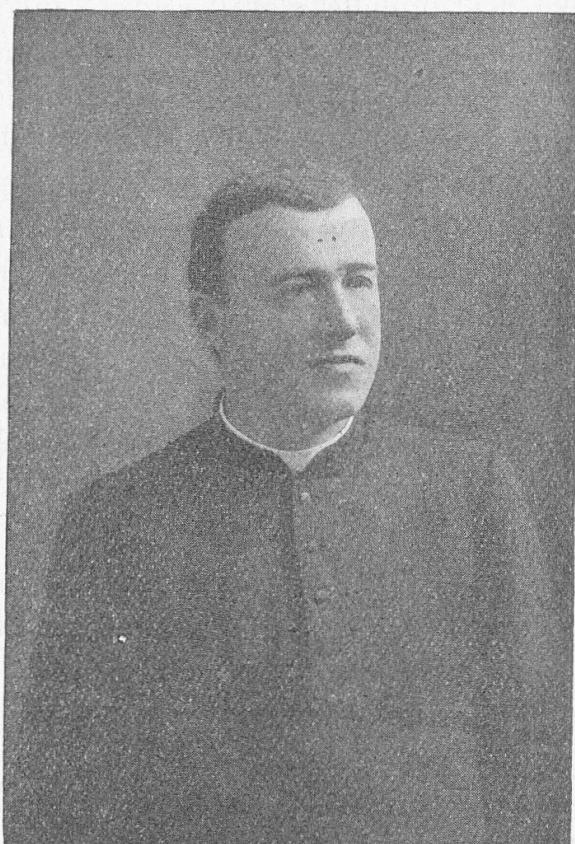
technique de recueillir la succession de son regretté supérieur. Le 11 avril 1916, le Conseil d'Etat en effet, le nommait Directeur. A sa Bibliothèque cantonale, le cher abbé était tout à tous. Avec tout son personnel, il se montrait bon, dévoué, avenant, il y voyait une famille pleine de gaieté et d'entrain. Trop aimable, trop complaisant, il se laissait assaillir dans son bureau, belle pièce accueillante avec une atmosphère d'intimité, élégante avec des meubles de style et des gravures des époques anciennes. Pour rendre service à un chercheur, le dévoué directeur courait ici, là, en quête d'un volume. Certains jours, il se cassait presque la tête pour dénicher un renseignement. Parfois, il perdait son temps fort précieux, pour satisfaire un amateur ou épargner une peine à un paresseux. Comme sa mémoire, à elle seule, valait une bibliothèque, tout le monde en profitait, et, hélas, beaucoup en abusaient. Bibliophile passionné, il allait à la chasse des vieux bouquins poussiéreux, perdus au fond d'une malle ou d'un galetas, des mémoires manuscrits conservés pieusement dans certaines familles, voire des incunables vénérables, et il n'avait pas de repos avant qu'il les eût obtenus. En même temps, il se tenait au courant de toutes les publications dans les divers domaines scientifiques et essayait d'en obtenir les plus remarquables. Que de richesses intellectuelles n'a-t-il pas amenées, et s'il en a vu l'une ou l'autre lui passer sous le nez, c'est par économie, vu les modestes ressources du budget.

Toutefois, le regretté Directeur de la Bibliothèque n'oublia pas l'histoire ; il garda toute sa vie dans son cœur un amour profond pour cette science qui captive de plus en plus ceux qu'elle a une fois séduits. Bien qu'au cours de ses études secondaires, il eût réussi en cette branche un peu moins brillamment que dans les autres, il n'en garda pas moins vivement le culte du passé. Du reste, le talent ne se révèle pas toujours sur les bancs du collège. Alors qu'il était encore au Séminaire, il fouillait déjà les archives locales, il recherchait avec enthousiasme des parchemins, des

manuscrits. C'est à l'Alma Mater de Fribourg et aux Instituts pontificaux de Rome, qu'il initia son intelligence à la méthode historique. Pour lui, savant infatigable, trouver et analyser des documents, c'était découvrir et exploiter un filon ; lire une étude nouvelle, suivre le mouvement de la science et de la critique, c'était connaître et juger la dernière mode ; reconstituer enfin un événement, une guerre une période sensationnelle, c'était revivre avec ces hommes disparus dans le même décor, avec leur âme même. Comme le passé de l'Eglise, de la Suisse et surtout de son canton de Fribourg le prenait tout entier ! Comme il aimait à en évoquer les gloires, à en raconter les conquêtes, à en montrer la civilisation. Comme il souffrait des hontes, des défaites, des divisions, de toutes les horreurs que doit souvent montrer l'histoire impartiale. Si par malheur quelqu'un osait donner un coup de griffe à l'Ancien régime, il s'indignait, il bouillonnait de colère, parfois, il empoignait sa plume toujours bien taillée pour envoyer immédiatement une riposte, peut-être un peu trop vive. Qui n'a pas ici-bas les défauts de ses qualités ?

Son amour de l'histoire aurait pu le transformer en un érudit penché sur ses documents, méditant sur ses hypothèses, enfermé dans son cabinet de travail, mais heureusement son âme d'apôtre le poussait vers le peuple. De temps en temps, il donna des conférences très goûtables ; bien plus, il se distingua par ses nombreuses publications aussi soignées que précises, dont la liste complète sera publiée dans les Annales. Comme aux humanistes du XVI^{me} siècle, rien d'humain ne lui était étranger, il s'intéressait aussi bien aux populations préhistoriques, qu'aux seigneurs féodaux ou aux grands faits de l'époque moderne. Tout en recherchant toujours les détails les plus complets et les plus minutieux, ce qui restera sa caractéristique, il n'oubliait jamais la vue générale de la civilisation. Ses travaux eussent été encore plus nombreux, s'il n'avait pas consacré trop de temps à rendre service aux autres et s'il n'avait pas voué tous ses soins à de nombreuses sociétés savantes :

à la Société générale suisse d'histoire dont il était une des figures les plus marquantes et dont il faisait partie du comité général ; à la Société d'histoire de la Suisse romande depuis 1898, dans le comité de laquelle il représentait Fribourg avec distinction ; à la Société vaudoise d'histoire et d'archéologie dont il fut en 1902, un des fondateurs



et dont il devint un des membres correspondants ; à la Société suisse de numismatique, dont il organisa entre autres la réunion très charmante de Fribourg, en 1904 ; à la Société suisse des traditions populaires ; à la Société suisse de préhistoire ; à la Société pour la conservation des monuments historiques ; à l'association Pro Aventico ; à la Société suisse des bibliothécaires, et surtout aux deux sociétés d'histoire du canton de Fribourg, allemande et française. A toutes

ces associations, il maintenait sa fidélité, il apportait sa précieuse collaboration, il recrutait de nombreux adhérents, il prouvait sans ostentation un profond dévouement. En juin 1918, il se fit un honneur et un plaisir de réunir les sept principales sociétés historiques de notre pays à Fribourg, d'organiser le premier Congrès suisse d'histoire et d'archéologie. Pour ces trois jours de fête, les 15, 16 et 17 juin, pour leur entière réussite, il n'épargna ni son temps ni même son argent. Aussi, les nombreux participants emportèrent-ils de Fribourg une impression enchanteresse, de l'abbé Ducrest et de ses collaborateurs un souvenir affectueux et reconnaissant.

Toutefois, c'est à la Société d'histoire du canton de Fribourg, dans laquelle il entra le 11 janvier 1894, qu'il consacra le plus de son temps et le meilleur de son talent. A son retour de Rome, à la séance du 26 mai 1897 déjà, il apportait sa précieuse collaboration ; il donnait une communication sur un calice en étain, ayant servi à trois prêtres français émigrés, réfugiés à Auboranges. Quelques mois après, le 13 janvier 1898, l'assemblée générale le nommait secrétaire-caissier, à la place de M. l'abbé Holder, démissionnaire. Quel plaisir pour les membres, d'entendre les procès-verbaux rédigés en une note exacte, vivante et très personnelle, que l'on peut relire encore dans le tome IX des *Archives* et aussi dans les *Annales fribourgeoises*. En même temps, M. l'abbé Ducrest donnait souvent d'intéressants travaux et apportait ses judicieuses remarques dans la plupart des discussions. Avec le développement réjouissant que prenait la Société sous l'habile direction de M. Max de Diesbach, son travail alla sans cesse en augmentant. Alors, sur sa demande, en janvier 1913, on le déchargea du soin des finances. Son dévouement et ses talents lui valurent, à la mort du regretté président, de recueillir les honneurs bien lourds de la succession, qu'il n'avait nullement recherchés, bien au contraire. A la séance du 18 mai 1916, il retraca la belle carrière de son ami, M. de Diesbach, puis il proposa comme successeur

M. Tobie de Ræmy, alors vice-président. Dans sa modestie, par trop profonde, le savant et complaisant archiviste d'Etat, déclina non seulement toute candidature, mais il refusa sa brillante élection, puis il lança le nom de M. Ducrest, qui recueillit tous les suffrages.

Le dévoué secrétaire, pour ne pas embrouiller la situation, accepta, tout en s'estimant en-dessous de sa tâche, comme il le répéta, mais à tort, à maintes reprises. Son premier soin fut de faire acclamer son cher ami, M. de Ræmy, comme président d'honneur. Son souci constant fut de développer encore sa chère Société. Sans cesse, il recrutait de nouveaux membres, il suscitait habilement des collaborations, il cherchait des communications fort variées pour les six séances annuelles. A chaque réunion, il apportait sinon un travail, du moins une masse de précieux renseignements scientifiques et agrémentait de son esprit fin et délicieux, les débats qu'il dirigeait avec une réelle supériorité. C'est surtout à la course d'été que le cher abbé Ducrest se prodiguait. Plusieurs mois à l'avance, il y songeait et, les dernières semaines, il réglait minutieusement toute l'excursion. Au moment du départ, sa figure s'épanouissait de joie, puis, au cours de la séance, il goûtait vraiment les remarquables études qu'il savait toujours obtenir pour cette circonstance. Au dîner, tout en savourant le délicieux salé et la crème fraîche du pays, tout en dégustant les fameux crûs de nos contrées romandes, il laissait éclater sa gaîté auprès de ses hôtes comme MM. van Berchem de Genève, Godefroy de Blonay de Grandson, M. Piaget de Neuchâtel, M. Düby de Berne, qu'il aimait à taquiner gentiment ; enfin au dessert, il faisait pétiller son esprit dans un de ses toasts charmants dont il avait le secret. L'après-midi, comme il ressentait du plaisir à visiter quelque monument historique, à montrer ces vieilles architectures ou ces ruines majestueuses, qui lui parlaient tant au cœur.

Pour la première fois, à la séance du 18 décembre 1924, M. Ducrest, déjà miné par la maladie, manqua. Pour

les amis du Président, pour les fidèles de toutes les réunions, ce fut un grand vide. Toutefois, profitant imprudemment d'une légère amélioration de son état, il vint présider l'assemblée générale du 22 janvier 1925. Avec quelle force de caractère, il ramassa toute son énergie, pour composer et donner son dernier et magnifique rapport, pour s'intéresser très vivement aux études présentées. De son lit de douleur il transmit, plusieurs fois, son union de pensée et de cœur avec la chère Société, qui, à son tour, lui adressa et sa plus affectueuse sympathie et ses plus sincères souhaits de guérison. Enfin, à bout de forces, il donna héroïquement sa démission de ses fonctions présidentielles. C'était à la réunion de Rue, la seule de ces excursions d'être à laquelle il ne put prendre part, que cette communication produisit la plus profonde émotion. Spontanément, l'assemblée envoya par télégraphe avec des vœux ardents de prompt et entier rétablissement, son désir formel et unanime de le voir rester à la présidence. En union, avec les chers participants, il expédia encore un chaleureux télégramme que l'on lut au dîner. De son côté, il eut aussi la joie de recevoir une seconde dépêche vibrante d'affection et une adresse de sympathie bien touchante, signée des 68 participants à la course. Le cher abbé, resta à la tête de la Société d'histoire jusqu'à sa mort et y pensa encore beaucoup aux derniers jours de sa vie. Durant dix ans, il en fut véritablement l'âme forte et dévouée.

Pris par le culte du passé, par l'histoire, M. Ducrest en arriva forcément à s'intéresser aux documents, aux restes de ces siècles lointains, non seulement aux livres imprimés, aux manuscrits, aux chartes, mais encore aux vieux objets : armes, meubles, costumes, monnaies. Depuis son séjour à Rome, il se passionna pour l'archéologie. Le 19 août 1907, le Conseil d'Etat l'appela aux fonctions d'archéologue cantonal, qu'il conserva jusqu'au 28 avril 1911. Durant cette période courte, il est vrai, il entreprit avec une rare ardeur de nombreuses fouilles et il découvrit ici ou là des objets de valeur. La moindre petite trouvaille le réconfortait et

l'enthousiasmait. Plus ses travaux suscitaient d'aventures, parfois piquantes, plus il s'encourageait. Avec ses vues larges, il rêvait d'obtenir la restauration de tous nos monuments historiques. Si les remparts de Fribourg, les châteaux d'Estavayer et de Bulle et d'autres édifices encore subirent d'intelligentes réparations, on le doit en partie à ses nombreuses démarches, tentées de tous côtés. Sur ses instances aussi, on en vint, il y a quelques années, à développer notre musée, à l'enrichir de collections nouvelles et à l'installer superbement dans l'ancienne Préfecture. Constamment, il travailla la main dans la main, avec son excellent successeur, M. le chanoine Peissard, un de ses amis, des plus fidèles et des plus intimes. Même, il resta son véritable collaborateur, puisqu'il continua, jusqu'à sa mort, à s'occuper du médailler cantonal. Numismate remarquable, très apprécié de tous ses collègues suisses, il sut enrichir considérablement la précieuse collection des monnaies, il sut se tenir à l'affût des occasions favorables et au courant des découvertes sensationnelles. Grâce à ses nombreuses recherches et comparaisons, il en arriva à se mouvoir aisément au milieu de ces milliers de pièces, de médailles, de tous les pays, de toutes les époques, mais spécialement de notre patrie fribourgeoise, à en distinguer jusqu'aux moindres particularités.

Epris d'un amour profond du peuple, M. l'abbé Ducrest ne concevait pas l'histoire comme une branche réservée aux spécialistes, aux érudits, mais comme une science qu'il fallait mettre à la portée de tout le monde. Tout d'abord, il collabora très activement à divers périodiques : *Revue de Fribourg*, *Etrennes fribourgeoises*, *Fribourg artistique*, *Revue historique vaudoise*, *Mémoires et Documenta de la Société d'histoire de la Suisse romande*, *Archives héraldiques*, *Archives de la Société d'histoire* organe de son cher groupement. Bien plus, il devint le rédacteur français de la très importante *Revue d'histoire ecclésiaslique suisse*, un des principaux collaborateurs fribourgeois du *Dictionnaire historique et biographique de la Suisse*. Toutefois, com-

me les *Archives de la Société d'histoire* ne paraissaient que tous les 3 ou 4 ans environ, que la *Revue de Fribourg* avait disparu, l'éminent historien rêva d'un organe plus régulier, plus répandu pour intéresser le grand public au passé, à la littérature et à l'art du pays. Un soir d'automne, en 1912, autour d'une délicieuse fondue, M. Ducrest et son ami M. Fréd.-Th. Dubois, d'accord avec MM. Fragnière, jetèrent les bases des *Annales fribourgeoises*. Sous sa ferme direction et avec sa précieuse collaboration, la nouvelle revue prit un rapide essor, elle gagna la sympathie générale et se distingua constamment par ses articles aussi captivants qu'instructifs.

Le sens de l'histoire, uni à son profond esprit chrétien, transforma M. Ducrest en un citoyen des plus dévoués. Tout jeune, il s'occupa déjà de politique, mais dans le beau et réel sens du mot, de l'intérêt général du pays. Lorsqu'il était au Collège, il entra dans la Société des Etudiants suisses, en 1884, il resta fidèle aux principes, mais sans ostentation, il ne rechercha jamais les honneurs, mais il fournit souvent son concours. De 1912 à 1919, il dirigea le Cercle catholique de Fribourg et sa présidence donna certainement une impulsion nouvelle à cet important groupement. Le gouvernement le nomma membre : en 1901 des commissions des monuments historiques, des Souvenirs historiques, des Musées historique et artistique ; en 1905 de la commission administrative de l'Hospice cantonal, alors en perspective, et, en 1920, du Conseil d'Administration de l'Hôpital cantonal, tout récemment organisé ; en 1907 de la sous-commission d'archéologie et d'art ancien ; en 1912 des sous-commissions de l'art rustique populaire ; des Monuments et édifices publics.

Comme membre honoraire, il s'intéressait à nos sociétés de chant, de musique, de gymnastique et de tir. La Confrérie de St-Sébastien, la plus ancienne société de tir, en reconnaissance de tout son dévouement, en fit son chapelain d'honneur.

Y eut-il, à Fribourg, un homme aussi pris de tous les

côtés que le cher abbé Ducrest? Pas un jour de vacance, pas un instant de repos! Cette activité quotidienne presque dévorante, ces travaux exténuants aux grandes occasions, comme lors des courses de la Société d'histoire et surtout lors du congrès des historiens suisses en 1918, ces soucis de tout genre grandissant avec les dignités, en un mot toutes les manifestations de cette âme vibrante et ardente minèrent sournoisement ce robuste corps. Le foie et le cœur trop fatigués se dilatèrent, tout l'organisme s'en ressentit douloureusement. En automne 1924, le vaillant directeur de la Bibliothèque s'avoua pour la première fois exténué et dut, bien à regret, s'arrêter. Sans force, presque sans souffle, il alla se reposer au sanatorium d'Humilimont, il y reprit quelque vigueur, puis il se rendit à Berne, à la Victoria. Malgré toute l'affection dont il était entouré à cette clinique si familiale, il s'ennuyait. Son cher Fribourg lui manquait. Aussi, lorsqu'à son retour, en juin, il revit les remparts et la tour de St-Nicolas, il pleura de joie. Les dernières semaines, malgré les soins que lui prodiguerent les médecins et surtout sa sœur et son beau-frère, comme il souffrit en ce corps que l'âme n'arrivait plus à électriser comme autrefois! Le pauvre malade sentait ses poumons se fatiguer, son souffle s'affaiblir, son cœur chavirer, ses forces l'abandonner. Les larmes aux yeux, l'émotion dans la voix, il s'ouvrait aux nombreux amis venus un instant non pour le fatiguer, mais pour le distraire et lui apporter leur affection; il leur révélait ses nombreux soucis, ses atroces douleurs, quelquefois ses vagues lueurs d'espoirs; plus souvent, il entrevoyait sa mort prochaine. En ces derniers instants, il leur donnait le meilleur de lui-même, son amour profond et sincère. Dès la fin de juillet, il ne put presque plus supporter les visites, il subit des crises cardiaques très violentes, la dernière l'emporta le matin du dimanche 16 août 1925.

Aujourd'hui, le canton de Fribourg regrette encore la force qu'il aurait voulu conserver à son service, tant elle se dépensait généreusement; les historiens avec émotion

évoquent la vie d'un collègue des plus éminents et à la fois des plus complaisants ; les prêtres méditent devant la mort prématurée d'un confrère si charmant et si dévoué ; la Société d'histoire se rappelle avec une vive reconnaissance l'immense labeur fourni par son distingué président ; les *Annales fribourgeoises* gardent un souvenir profond et affectueux de leur fondateur, comme de celui d'un père bien-aimé, les amis et parents enfin, et ils sont nombreux, pleurent l'homme de tête et surtout de cœur qui leur a prodigué ses talents et son amour, le cher et inoubliable abbé François Ducrest.